

18

PARTISAN

Il existe en France, des villes qui aiment les livres. Qui les aiment au point de faire partager cet amour par leurs habitants, des plus petits aux plus grands. Saint Pierre des Corps est une de ces villes. Je sais de quoi je parle, j'y suis souvent allé.

Saint Pierre faisait même figure de modèle, à nous autres, nouveaux venus au livre pour la jeunesse des années soixante-dix. Une vitrine, où l'on pouvait admirer les merveilles obtenues dans un centre de loisirs d'enfants, institué centre culturel, car les livres, compagnons de chaque instant, étaient le centre de ce petit monde. On venait de loin pour visiter, on était accueilli par Odette Vieillerivière, la cheville ouvrière du projet. Elle nous expliquait son organisation et puis on s'en allait avec des idées, de l'élan, son feu qu'elle nous avait communiqué,

mais aussi, moi par exemple qui suis du genre à ruminer, un certain coup au moral d'évaluer le chemin à parcourir, et le boulot que tu ne sais pas par quel bout empoigner. Parce que ressentir la nécessité d'une action, au contact de l'œuvre des autres alors que tu débutes, ça te précipite un tantinet dans des abîmes de réflexion. Tu crois que tu n'arriveras jamais à rien, ne sera jamais rien, devrais-je dire. Parce ce que c'est à l'être que tu es touché. Carrément. En plein être. Tiens, c'est comme quand j'ai récrit « Tristan et Iseut », ou « Antigone », alors que tant de grands littérateurs s'y étaient collés avant moi. Si j'avais lu ce qu'ils avaient écrit, malheureux, j'étais cuit. Tu te rends compte, oser marcher dans leurs traces, des types que j'ai lus au lycée, étudiés ! Donc je me suis tenu prudemment à l'écart, pour inventer seul, avec mes petits mots, mes petites interprétations. Je sais faire, maintenant, parce que j'ai grandi. À l'époque dont je parle, question animation culturelle, diffusion, j'étais encore minot. J'avais besoin d'aller à la table des copains, m'asseoir sur leurs genoux pour picorer un peu dans leurs assiettes.

Odette était conseillère municipale et surtout directrice d'école, avec son compagnon, Michel Mesmin, conseiller aussi, et secrétaire de la FOL d'Indre et Loir. Comme Jean Macé, le fondateur de la Ligue de l'Enseignement, ils

avaient envie « d'allumer une lanterne dans la tête de chaque enfant », pour que ces enfants lanterne, évidemment, éclairent les parents, les attirent à leur tour, comme des papillons de nuit malades d'obscurité, vers la lumière des livres, sauf qu'ils ne s'y brûlaient pas les ailes, car cette lumière était humaine.

Avoir une longueur d'avance à Saint Pierre est une vieille habitude. Dans les siècles passés, déjà – pas le dernier, celui d'avant –, on s'était porté volontaire pour y accueillir le chemin de fer, alors qu'à Tours, la voisine, on dédaignait ces machines infernales. Plus tard, on dut bricoler des aiguillages et des voies secondaires pour raccorder la capitale régionale au réseau. Je n'ai rien contre les Tourangeaux. C'est juste manière de rappeler que les erreurs des ancêtres durent parfois plus longtemps que les ancêtres, à Tours comme partout ailleurs.

Donc, comme le chemin de fer, la lecture était une tradition à Saint Pierre et j'y allais fréquemment, comme nombre de copains. La dernière fois, en 1996, j'avais rencontré des CM2, qui avaient lu « Sindbad le marin »¹. Le mien.

— Pffou ! j'ai fait à Odette, quand elle m'a annoncé la

¹ *Sindbad le marin*, Hachette, livre de poche jeunesse, 1993

couleur, à la descente du train. Des CM2, Sindbad ! Ça risque de coincer un peu.

— Penses-tu, elle m'a répondu en haussant les épaules. Tu vas bien te débrouiller. Et puis, tu vas voir, l'instit est formidable.

De fait, l'instit était formidable. Je m'en suis rendu compte à la première question des enfants.

— Existe-t-il une raison pour que Sindbad et Hindbad portent presque le même nom ?

Là, j'ai su immédiatement que j'étais en terrain ultra préparé. Et aussitôt, j'ai eu un peu les foies. Tu sais, la peur de gagner, qui attrape les sportifs, parfois. Comme s'ils disaient : « Je suis arrivé en finale, c'est déjà bien assez. Pas la peine de remporter le tournoi. » Là, c'était pareil. Je sentais que le boulot était bouclé et qu'on n'avait pas besoin de moi. « Allez, salut ! je m'en vais. Vaut mieux en rester là, on risque de tout esquinter. » J'étais reçu par un aristocrate de la pédagogie. S'agissait pas que je me loupe.

— Oui, il existe une raison, j'ai répondu direct, en prenant le taureau par les cornes. Cela ne vous a pas échappé. Compliment. Une raison tellement importante, qu'elle justifie toute l'histoire.

Et me voilà parti à expliquer, comme d'habitude, en

leur posant mes questions improvisées. Je les ramène au début de l'histoire, quand Sindbad a entrepris son premier périple.

— Souvenez-vous, dans quel état d'esprit était-il ?

Et là, ça démarre sur les chapeaux de roues :

— Il était désespéré. Pourquoi ? Il n'avait plus rien. Pourquoi ? Il était riche et il avait tout dépensé. Et d'où venait sa richesse. Il l'avait gagnée ? Non, c'était l'héritage de ses parents. Où vit-il ? A Bagdad. Où s'en va-t-il ? Au loin.

Bon, le pas de tir est nettoyé. Le lancement s'annonce bien.

— Et Hindbad ? je demande. Son état d'esprit à lui ?

— Il est désespéré, il est pauvre. Il est jaloux, aussi, précise un autre gamin. Où vit-il ? A Bagdad. Où s'en va-t-il ? Nulle part, il reste à Bagdad. Content ? Non, en colère parce qu'il est pauvre et que Sindbad est riche.

De là, nous sortons le point commun entre les deux : la pauvreté ; puis la différence : l'un accepte de risquer sa vie, l'autre non. Voilà déjà de quoi expliquer les deux noms. Ensuite, tout s'enchaîne.

Sept voyages, sept naufrages, sept étapes. Sindbad manque à chaque fois de mourir, mais il ressort enrichi. Et

je précise cette première évidence : dans les contes, les richesses matérielles symbolisent des richesses intérieures. Celles-ci découlent de l'effort fourni par le héros pour surmonter ses épreuves. Il suffit d'y penser dès les premières lignes de n'importe quel conte, pour le lire comme un authentique récit de vie, moulé dans une forme qui lui a fait traverser les siècles, et pas comme une histoire à dormir debout. Les trésors de Sindbad sont donc des trésors de connaissance humaine. Deuxième évidence coulée dans le bronze.

Bon, c'est bien joli, richesse humaine, mais laquelle?

Là, les choses se corsent un peu. On doit entrer dans le détail de chaque voyage, si l'on veut découvrir (c'est facile avec de vrais lecteurs) que l'humain en question n'est autre que Sindbad. Pour que les enfants en prennent conscience, je suis le cours de mon propre étonnement, quand j'écrivais ce livre.

— Réfléchissez bien aux sept voyages, je dis. (Auparavant, on a parlé de leur structure, toujours identique, mais sans insister. C'était connu, décortiqué, assimilé, l'institut était passé par là. On n'a pas manqué de préciser non plus que les naufrages n'étaient pas des épreuves, mais le moyen de parvenir aux vrais coups du sort qui attendaient notre marin.) N'y en a-t-il pas un qui

ne ressemble pas aux autres ?

Question déroutante, il en faut. Les enfants se regardent. J'ajoute.

— Je veux parler des épreuves traversées par Sindbad. Les enfants continuent de se regarder. Pensez au premier voyage. Que se passe-t-il sur l'île du naufrage ?

Je leur mets le nez sur le mystère. Normal, c'est très subtil. Les yeux s'allument.

— Ah oui ! La jument du roi Mirhage est fécondée par un cheval marin.

Ils me sortent la réponse tout de go. J'enchaîne :

— Est-ce que Sindbad est concerné personnellement, comme dans les voyages suivants ? Court-il un danger ?

— Ben non, justement.

Ils l'avaient remarqué. Alors on parle saillie, fécondations, in vitro, in vivo, et des conséquences habituelles de l'événement. Lesquelles ?

— Un poulain !

— Oui, mais avant l'accouchement.

On entre dans le détail de la grossesse, l'œuf, la nidification, on évoque les mammifères, les oiseaux, et je poursuis :

— Alors, quelle étape du développement suit la fécondation, normalement ?

— Un œuf.

— Oui, c'est bien. Continuez, pensez à la suite.

— Maître, maître ! Ça y est, j'ai trouvé ! J'ai trouvé !

Dix doigts se lèvent, en tirant vers le plafond dix gamins, comme suspendus à la ligne d'un pêcheur invisible.

— Dans le deuxième voyage, maître, l'œuf du Roc !

Je les découvre, aussi frémissants que je l'étais, quand, après une multitude de lectures, j'ai enfin découvert la raison d'être de cet œuf, habilement dissimulé dans le récit du deuxième voyage aux apparences fantastiques, par un narrateur de génie, dont les siècles ont égaré le nom. L'impression de tomber sur un diamant.

— Merde alors ! j'avais murmuré, à la fois ému de ma trouvaille, et en colère d'être passé tant de fois sur elle, sans en comprendre le sens. Sindbad assiste à sa propre conception, il se réinvente. Il a fait table rase de lui-même en claquant tout son pognon. Il recommence une nouvelle vie, littéralement. Et cet œuf, contre lequel il s'abrite en le prenant pour un dôme, que le Roc vient couvrir, c'est lui qui est à l'intérieur. L'oiseau couve donc... Sindbad, et quand il l'emporte, suspendu à ses serres, c'est pour le confronter à la prochaine étape de son évolution. Faire mûrir l'embryon.

Les enfants écoutent, regardent cette nouvelle histoire,

apparaître sous la surface du conte palimpseste. Ils sont très à l'aise, plus qu'on ne croit, dans les symboles. Ils les manient avec facilité. En m'appuyant sur mon texte, je leur montre que ces sept voyages en mer de Sindbad sont le raccourci d'une reconquête de sa vie, dont il avait dilapidé toute la valeur, symbolisée par l'héritage de ses parents et que ce conte nous développe en détail la reconstruction d'un homme, jusqu'à sa renaissance.

Ensuite, on passe en revue chacun des voyages sous ce jour nouveau, mais succinctement, parce que l'heure tourne. Je trouve tout de même le temps de situer l'étape majeure du cinquième, où Sindbad porte le « vieillard de la mer », lui-même en fait, toute son évolution des quatre voyages précédents, qu'il doit accepter, digérer et évacuer (le vieillard qu'il tue), pour atteindre, dans le sixième, « Serendib », une sorte de paradis, un aboutissement, qu'il reçoit comme une récompense, après une longue épreuve solitaire sur la rivière souterraine, dans un face à face avec lui-même, entouré par la nuit de ses frayeurs. Enfin, le septième, déroutant, ou pour une fois ce n'est pas lui qui décide de partir, mais le calife, son maître, qui l'oblige, car Sindbad doit encore éprouver l'obéissance, la perte de la liberté, stade final de l'évolution et de la vie : accepter la

dépendance, (nombre de vieillards expérimentent ce septième voyage, dans nos maisons de retraite). Cette septième corde essentielle manquait à la lyre de son âme.

L'échange est dense et trépidant. Les enfants suivent avec des « Ah oui, c'est vrai ! », en citant des passages de mon livre qu'ils connaissent parfaitement, mûrs à leur tour, pour assimiler tout ce sens caché du conte. L'institut nous suit, visiblement réjoui de la performance de ses élèves, fier d'eux, note des idées à approfondir après mon départ. Il y reviendra, j'en suis certain, tant il est plein, lui même, de la voie qu'il a ouverte.

J'explique aussi, je trouve une occasion, l'anomalie des cent dinars que Sindbad remet à Hindbad, à la fin de chacun de ses récits. Une façon de lui dire : « Je veux te révéler à toi-même, en te racontant ma métamorphose. Tu me ressembles. Tu es mon frère humain. Cesse de t'abîmer en jalousant les autres. Prends-toi en main et deviens celui que tu es. »

J'explique enfin le titre, Sindbad « le marin », une dernière picorée avant de m'en aller, pendant que je me rhabille (de telles rencontres échauffent). « Marin » n'est pas employé ici, ce que la plupart des gens croient, comme synonyme de matelot, mais comme une épithète, qui nous

indique le moyen d'investigation choisi par Sindbad pour parvenir à la maîtrise de lui-même. Il a affronté la mer de sa vie ! Il aurait pu choisir d'autres modes d'exploration et devenir alors Sindbad le terrien, l'aérien, l'interstellien... que sais-je ?

Cette rencontre était pleine à craquer et je n'ai pas pu évoquer le temps de la narration. Du premier chapitre, que j'avais écrit intégralement au passé, au dernier, entièrement au présent, avec entre les deux le grand franchissement, d'un hier obscur vers un aujourd'hui de patience et de maîtrise. Toute l'évolution de Sindbad, sa libération de ses démons, sa reconquête de lui-même. Au point de préparation où ils étaient parvenus, les enfants auraient fort bien pu comprendre, in situ, cette valeur des temps de la conjugaison. J'aurais aimé m'attarder sur cet aspect, plus technique, du fonctionnement de la langue. Dommage, j'étais trop juste. De toute façon, Sindbad est une mine. Quand je piochais son histoire, je remontais des pépites à la pelle.

J'ai quitté la classe en me dépêchant, emmené par Odette vers une autre, et vers une autre encore. En fin d'après-midi, j'ai rencontré des parents qui avaient lu, eux aussi, un de mes livres pour les grands, où je parlais de mon enfance, et puis je suis parti. Salut, les amis !

L'année d'après, la France s'est retrouvée en campagne électorale. Cantonales. À Saint Pierre des Corps, la mairesse communiste, se présentait pour renouveler son mandat de conseillère générale et sa politique culturelle fut agitée comme un épouvantail par ses détracteurs, qui brandirent sans vergogne l'accusation qui avait si bien réussi aux ennemis de Socrate : la perversion de l'enfance et de la jeunesse, ni plus ni moins. Étaient désignés en première ligne, et détractés comme il se doit, ces écrivains partisans, que l'on sollicitait pour venir bourrer le mou des gamins.

Nos hôtes qui nous invitaient envoyèrent une circulaire à leurs auteurs partenaires, pour leur donner un avant-goût de la sauce à laquelle on les mitonnait lâchement, sollicitant des réactions.

Je n'étais pas retourné à Saint Pierre, depuis le feu d'artifice pétillant d'intelligence que je viens de raconter. Je gardais en moi, le souvenir ébloui de mes CM2, lecteurs de Sindbad, qui m'en avaient bouché un sacré coin. Quand j'ai lu ce mot, « partisan », qu'on nous lançait comme une insulte, en souillant la réalité, par méchant calcul et forfanterie, j'ai pensé à l'albatros de Baudelaire, échoué sur

le pont, que les matelots titillent avec leur brûle-gueule et je nous ai senti souillés par cette vulgarité, les enfants, leur instit et moi, comme le prince des nuées avait dû se sentir, sous les rires gras aux haleines de morue.

— Mauvais cons ! j'ai pesté. Vous croyez pas que je vais rester les bras ballants !

On ne laisse pas dans la panade, les êtres avec qui on a partagé le vin de l'enthousiasme, même si nos arbalètes ont une portée limitée. Donc, par amitié, à la façon dont on rendait un service dans mon village : « Tu m'as aidé à rentrer mon foin quand l'orage menaçait, je viens t'aider à tuer ton cochon ! », et sans illusion sur la lecture que n'en ferait pas les forbans, j'ai décoché cette déclaration que j'ai signée de mon nom :

Oui, je suis un partisan.

Partisan de la parole échangée, de la parole

comprise et partagée,

partisan de la curiosité et de l'émerveillement,

partisan des rêves qui labourent la réalité,

des nuances, des demi-teintes,

des clairs-obscurs propices à l'épanouissement de
ceux qui doutent.

Partisan de la vie.

Je préfère celui qui cherche à celui qui impose
ses découvertes,

celui qui murmure à celui qui proclame,

celui qui s'inquiète à celui qui plastronne.

Je suis un partisan sans parti.

Je ne recrute pas et je ne veux pas convaincre.

La vie est trop multiple pour être réduite,

et les chemins trop nombreux

pour être rassemblés en une voie

à sens unique.

Je ne veux pas convaincre. Je témoigne.

Par mes livres qui peuvent parler sans moi,

et ma présence jusqu'à la porte des enfants.

Nous nous rencontrons pour nous offrir les fleurs

de nos jardins,

à brassées,

faire provision de plantes, de semences, de

parfums nouveaux,

que nous acclimaterons dans nos terres, dans nos

maisons.

Nous nous rencontrons et nous parlons.

Je dis :

Ce que nous reprochons aux autres

est dissimulé dans notre cœur aussi.

Regardons la peur, regardons le mépris,

la vanité, le mensonge, la cruauté.

Oui, regardons-les à l'ouvrage autour de nous,

pour mieux déceler leur ouvrage en nous.

Et lorsque nous avons dit et regardé, nous nous

séparons

avec le rayonnement de ceux qui portent des trésors.

Oui, je suis un partisan,
de la douceur avant tout, de la tendresse, de la fragilité,
et je sais bien
que des voix, éraillées par la ruse et le calcul,
s'élèveront toujours pour me le reprocher.

Une fois terminé, j'ai envoyé ma contribution à SPDC. Je n'ai pas eu de nouvelles. Elle a dû arriver et s'ajouter, j'imagine, aux contributions envoyées par les copains, qui avaient, eux aussi, répondu. J'espère que, là-bas, la maladie du livre fait toujours des ravages. Sait-on ? Il suffit d'un rien, parfois. Dans les écoles comme ailleurs, pour que tout se dégingue. Un directeur change de poste, une directrice prend sa retraite, et c'est cuit. Le partant emporte avec lui sa ferveur, sa passion des projets. Et

quand je dis projets, je parle de consistance, de perspective à long terme, les yeux sur la ligne bleue de l'éducation, où se découpent les silhouettes des géants à venir, et pas des amusettes pour le fun, ou pour montrer aux parents qu'on applique les programmes, à la lettre, ça suffit bien. Vu que pour l'esprit, on attendra que le ministre ait changé et le suivant mis de l'ordre dans tout ça.

Un maître s'en va, je dis, une maîtresse, et il faut rebâtir, avec un autre, une autre, à condition de tomber sur un bon numéro. Ça se dérègle facilement, les écoles. On dirait pas. Des mécaniques de précision. Et, pas de niveau qui tienne. Le fléau s'abat sur la maternelle autant que sur l'élémentaire. Tu vois des BCD qui roulaient du feu de Dieu, frappées d'une année à l'autre de cessation d'activités. La poussière s'accumule, les bouquins partent à la débîne, atteints par la limite d'âge, sans connaître la relève par de nouvelles générations, combattantes de l'analphabétisme des mots et du cœur. J'ai vu des biblis où les herbes folles poussaient entre les étagères, dans les allées. Après des années d'essartage et de culture patiente des précédents locataires fondateurs, le domaine était repris par les friches, avec des ronces et des orties. Comme si ces mots « bibliothèque », « livres », appartenaient à l'ancien temps. Comme si on avait d'autres priorités, aujourd'hui.

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com

www.jacquescassabois.com © Droits réservés